

## Pièces de résistance

Elisabeth Barillé

Robes pousse-au-crime pour corps à crédit, tops en peau d'ange pour âmes en lambeaux, pulls au poil, mules à fleurs, chapeaux pop, dessous sans desseins, nouveautés promises au désert du désir. Déjà vêtues des fringues qu'elles convoitent, les mêmes, oui, enfin presque (ce presque où l'envie s'engouffre, envie de désir, envie de ces vertiges qui diluent les attentes, envie d'oubli en remède au remords) les femmes hésitent, s'inquiètent, vacillent et cèdent sans trop savoir à quoi. Le chemin vers les caisses monte d'un puit sans fond.

\*

Moins je jouis, dit-elle, plus j'achète.

\*

Fringues de luxe déployées devant des miroirs donnant à celles qui s'en approchent de lancinants désirs d'infini.

\*

Vitrines animées, visages atones

\*

Elles recherchent dans l'acquisition des choses hors de prix le secours qu'elles n'obtiennent pas de ce qui, dit-on, lit-on, brame-t-on, n'en a pas...

\*

L'amour, l'amour, l'amour, l'amour, l'amour...

\*

Quand j'achète, me dit-elle aussi, je ne pense pas à la mort.

\*

Elle y pensait pourtant, durant les soldes, devant les tombereaux de vêtements sacrifiés, les charniers de chaussures, les bijoux au poids, à prix cassés, autant d'amoncellements où s'infiltraient d'infâmes relents d'histoire. Partout des rabais montres, des discounts d'enfer. Des griffes poussaient aux mains des femmes. On lacérait les étiquettes, on s'arrachait les promotions, on piétinait des enfants. L'odeur de neuf saturait l'air ; ici et là agonisaient des faibles. Docile et confuse, elle suivait le mouvement. Elle avait la bouche sèche, le ventre dur, des frayeurs d'abattoir des reins à la nuque. A chaque nouvel achat la terreur montait.

\*

Parmi toutes ces chaussures, se disait-elle, une seule paire me suivra sous la terre, reste à savoir laquelle. D'où sa fièvre acheteuse, ces modèles identiques déclinés par couleurs, comme une conjuration.

\*

J'attends l'amour, je tombe malade m'écrit-elle de la clinique où l'attend l'ablation.

\*

Obsédées par un bonheur qu'elles placent si haut qu'elles finissent par le perdre de vue.

\*

N'ayant pas trouvé d'homme, elle s'est trouvé un style

\*

On annonce, rue du Faubourg Saint Honoré, l'ouverture d'un « écrin à souliers ». Cuissardes en python, tongs montées sur talons aiguilles, ballerines ourlées d'autruche, escarpins strassés pour nymphettes stressées, Cendrillons sous acides. Ambiance laiteuse, du rose hymen au rose muqueuse, une commode Boule, en décalage, et des vendeuses bilingues avec nodules au sein.

\*

Je suis nulle, je ne vauz rien, soupirent-elles ; celles-là, souvent, ont tout, et plus qu'il n'en faut.

\*

Elle vomit ses yaourts, collectionne les cashmeres.

\*

Femmes au régime, placards obèses.

\*

Pour ce premier dîner, chez lui, elle s'était ruinée en lingerie fine. Il lui avait servi du lieu noir aux poireaux. Un poisson plein d'arrêtes. Elle s'était dit, en les triant, avec un doigté augurant davantage, qu'il aurait pu choisir un met plus fin. De l'esturgeon, par exemple. A poids égal, l'esturgeon, même d'élevage, reste moins cher que la soie, sauvage ou non. Pensées profondes qui l'avaient perdue. Elle s'était mise à tousser, il n'avait pas quitté sa place, une heure plus tard, elle était morte.

\*

Vivre d'espace, de fluidité, de silence, passer pour invivable.

\*

Invivable, faire envie.

\*

Choisir une pomme sur un marché florentin, attendre le soir pour la sortir, l'asile d'une chambre nue, l'enclos des draps de lin, le silence au cœur duquel un fruit, parfois, se fait chair. Y promener ses lèvres, y planter ses dents, se délecter de sucs acides et crus, identifier, à chaque giclée, le sceau d'anciennes promesses, alliances heureuses sur fond de soleil, de salive et d'iode. Saluer l'instant, saluer en soi l'espace infini de la chance.

Dans les chambres voisines, couples enlacés, jeux de massacres.

\*

De quoi vivez-vous ?

De nuances.

## **Capisaldi**

Elisabeth Barillé  
traduzione di Cris Altan

Abitini da capogiro per corpi a credito, top di pelle d'angelo per anime a brandelli, maglie smaglianti, ciabattine a fiori, cappelli pop, biancheria in bianco, novità votate al deserto del desiderio. Già vestite dei capi cui anelano, gli stessi, sì, insomma, quasi (quel quasi in cui si precipita la voglia, voglia di desiderio, voglia di quelle vertigini che diluiscono le aspettative, voglia di oblio che rimedia al rimorso) le donne esitano, si preoccupano, vacillano e cedono senza sapere bene a che cosa. La strada per la cassa risale da un pozzo senza fondo.

\*

Meno godò, dice lei, e più compro.

\*

Capi di lusso esibiti davanti a specchi che inducono in colei che li avvicina desideri lancinanti di infinito.

\*

Vetrine animate, visi atoni.

\*

Le donne cercano nell'acquisto di oggetti a caro prezzo l'ausilio che non ottengono da ciò che – si dice, si legge, si anela – prezzo non ha...

\*

L'amore, l'amore, l'amore, l'amore, l'amore, l'amore...

\*

Quando compro, lei mi dice anche, non penso alla morte.

\*

Eppure ci pensava, durante i saldi, di fronte alle carrettate di vestiti sacrificati, alle cataste di scarpe, ai gioielli a peso, a prezzi stracciati, tutti ammassi in cui si infiltravano emanazioni mefitiche di storia. Dappertutto ribassi pazzeschi, sconti rovinosi. Sulle mani delle donne spuntavano gli artigli. Stracciavano le etichette, si litigavano le promozioni, calpestavano i bambini. L'odore di nuovo saturava l'atmosfera; qua e là agonizzavano i deboli. Docile e confusa, accompagnava il movimento. Aveva la bocca secca, il ventre irrigidito, dei tremori da macello tra le reni e la nuca. Ad ogni nuovo acquisto il terrore aumentava.

\*

Tra tutte queste scarpe, si diceva, un solo paio mi accompagnerà sottoterra, bisogna vedere quale. Ne derivava quella febbre di acquisti, quei modelli identici declinati secondo il colore, come una scaramanzia.

\*

Aspetto l'amore, mi ritrovo ammalata, mi scrive dalla clinica in cui l'aspetta l'ablazione.

\*

Ossessionate da una felicità che piazzano così in alto che finiscono col perderla di vista.

\*

Non avendo trovato un uomo, si è trovata uno stile.

\*

Annunciano, nel Faubourg Saint Honoré, l'apertura di uno «scrigno per scarpe». Stivaloni di pitone, infradito coi tacchi a spillo, ballerine orlate di struzzo, scarpette con strass per ninfette con stress, Cenerentole sotto acido. Ambiente lattiginoso, dal rosa imene al rosa mucosa, un cassettono Boule, in contrasto, e commesse bilingui con noduli ai seni.

\*

Sono uno zero, non valgo niente, sospirano; sono quelle, spesso, che hanno di tutto, e di più.

\*

Lei vomita yogurt, colleziona cachemire.

\*

Donne in dieta, armadi obesi.

\*

Per quella prima cena, a casa di lui, si era rovinata in biancheria di lusso. Lui le aveva servito una volpina coi porri. Un pesce pieno di spine. Lei si era detta, ripulendolo con un'abilità degna di miglior causa, che avrebbe potuto scegliere un piatto più sofisticato. Dello storione, per esempio. A parità di peso, lo storione, anche quello

selvaggio, è sempre meno caro della seta, selvaggia o no. Profondi pensieri che avevano causato la sua perdita. Aveva cominciato a tossire, lui non si era mosso, un'ora dopo era morta.

\*

Vivere di spazio, di fluidità, di silenzio, passare per invivibile.

\*

Invivibile, fare invidia.

\*

Scegliere una mela in un mercato fiorentino, aspettare la sera per tirarla fuori, l'asilo di una camera spoglia, la cerchia delle lenzuola di lino, il silenzio nel cui cuore un frutto, a volte, si fa carne. Passarci sopra le labbra, piantarci i denti, deliziarsi dei succhi acidi e crudi, identificare, a ogni sprizzo, il sigillo di antiche promesse, associazioni felici su uno sfondo di sole, di saliva e di iodio. Rendere omaggio all'attimo, rendere omaggio in se stessi allo spazio infinito del caso.

Nelle stanze adiacenti, coppie avvinghiate, giochi al massacro.

\*

Di cosa vive?

Di sfumature.